

Traductions



Attila JÓZSEF: **Psychanalyse**
Comédie

Personnages : A.J.

Gyömrői,¹ l'idiote

Gyömrői, l'intelligente

A.J. : Je suis impuissant, guérissez-moi, s'il vous plaît.

L'idiote : Mais non, vous n'êtes pas impuissant.

A.J. : Je ne suis pas impuissant, guérissez-moi, s'il vous plaît.

L'idiote : Mais non, vous n'êtes pas « pas impuissant ». Il y a aussi l'impuissance au travail.

A.J. : (*prend un air abruti*)

L'idiote : Vous vous imaginez être une femme.

A.J. : (*après un silence*) Vous avez raison. Je m'imagine en effet être une femme, je suis assez stupide pour cela.

L'intelligente : (*empoché l'argent et continue de méditer*)

L'idiote : Vous m'aimez à la manière d'un enfant.

A.J. : (*ces vers qu'il a écrits lui reviennent à l'esprit* :)

Je t'aime comme un enfant aime sa mère,
comme les grottes silencieuses aiment leurs profondeurs,
je t'aime comme une chambre aime la lumière
comme l'âme aime la flamme, le corps aime le calme.
Je t'aime comme les mortels aiment la vie
tant qu'ils ne sont pas morts.²

(Il ne les dit pas. Parce qu'il est vraiment stupide — que ferait-il d'autre en tant qu'idiote ? — et il s'identifie à l'idiote. Grâce à cette identification, il comprend que s'il est idiot, c'est précisément parce qu'il s'identifie à l'idiote, obéissant à son instinct de fusion. Et pourtant, c'est précisément à cet instinct qu'il voudrait donner libre cours, mais à présent, il se rend compte qu'il ne ferait que s'enliser, parce que cet instinct ne fait pas la différence entre idiot et non-idiot, il n'est bon qu'à confondre ce qui est distinct. Alors il donne la parole à l'autre instinct, l'instinct du mal. Celui-ci observe depuis un certain temps l'autre Gyömrői, l'intelligente, et ne l'a plus quittée des yeux depuis le moment où elle a empoché l'argent. Jusque là, cet instinct était resté tapi, attendant qu'on ait recours à lui. Il ne s'était pas montré parce que c'est lui qu'on rendait responsable de tout, et il pensait : « Voyez donc comment vous vous en tirez sans moi ».)

A.J. : Crève.

L'idiote : C'est que (*elle cherche ce qu'elle veut dire*) ... Voyez-vous, vous souhaitez que je crève, mais je vous suis davantage utile si je reste en vie. (Elle rit. En

¹ Edit Gyömrői, la seconde psychanalyste d'Attila József.

² Óda (Ode), 1933

réalité, ce n'est pas elle qui rit, c'est l'intelligente qui se moque de l'idiote, Gyömrői qui rit de Gyömrői. En fait, l'intelligente sait bien que A.J. ne veut nullement qu'elle crève *en bloc*, car dans ce cas, il ne le lui aurait pas dit. Eu égard au fait qu'elle est idiote et marche à tous les coups, il l'aurait appelée « Ma très chère fleur » tout en lui tordant le cou. A.J. ne rit pas, parce qu'il sait que seule l'intelligente Gyömrői a le droit de se moquer de l'idiote, car s'ils en venaient aux mains, l'idiote et l'intelligente se dresseraient ensemble contre lui.)

L'intelligente : (*empoche à nouveau l'argent*)

A.J. : (se lève, dit à l'idiote : « Au revoir, madame ». Il ne prend pas congé de l'intelligente, il l'emmène et commence l'analyse avec elle) : Je suis impuissant et infantile. Que pouvez-vous faire pour empêcher cela ?

L'intelligente : Ce ne sont que des mots. Voyons les faits. Vous ne me voyez pas, parce qu'on n'aime pas voir ce qui fait souffrir quand on sait par expérience que cela n'aide pas à comprendre, mais fait mal, au contraire. (Elle se tait, sent qu'elle a été sous l'influence de l'idiote qui se plaît à énoncer à tout prix de grandes vérités, qui ne se contente pas d'empocher son argent et de se taire.)

A.J. : Eh bien, voyons les faits. En effet, je ne vous vois pas. Mais c'est une convention entre nous qui fait que je suis sur le divan, vous assise derrière moi.

L'intelligente : C'est juste. En réalité, vous savez que j'existe, mais vous ne me voyez pas, c'est pourquoi vous devez m'imaginer. Reste à savoir comment vous m'imaginez. Je dis cela parce que mon travail consiste à vous le demander.

A.J. : Donc mon travail à moi ne consiste pas à vous imaginer, car dans ce cas, vous seriez dépourvue de fonction. Mon travail consiste à vous permettre de concevoir que la simple logique de cette situation mène à la seule idée susceptible de donner un sens au fait que je me mette dans cette situation : je paie, je m'allonge, vous êtes assise derrière moi, vous tricotez, si c'est ce que vous faites réellement, et je m'efforce de devenir idiot pour gagner les bonnes grâces de l'idiote. Je sais bien que vous êtes là dans mon dos, et vous aussi, vous savez que même un animal trouve désagréable de sentir qu'une autre bête l'épie dans son dos.

L'idiote : Alors, pourquoi faire une analyse ... (elle veut parler, mais heureusement, elle ressent un grand bien à se représenter analyste, à rester chez elle avec son bonheur.)

L'intelligente : Donc mon travail à moi consiste à répondre à ce qui vous fait venir en « psychanalyse », c'est-à-dire la raison pour laquelle vous choisissez délibérément cette situation concrète.

A.J. : C'est pas mal, ce que vous dites là ...

L'intelligente : Ce n'est pas en singeant l'idiote que vous me ferez sortir de ma logique. Vous vous identifiez à elle quand vous lui parlez, parce que vous vous imaginez (à propos, c'est votre principale représentation) qu'elle vous aide. Mais voilà, l'idiote ne vous aide pas, puisqu'elle a le désir d'aider, et c'est pour cela qu'elle est idiote. Le fait qu'elle menace même souvent d'interrompre l'analyse ne signifie rien d'autre que ceci : dans cette situation, vous n'êtes pas encore parvenu à donner un sens par la sublimation à votre nature foncièrement mauvaise, — c'est-à-dire à faire disparaître l'idiote. Il semble qu'elle vous aime, mais de manière « infantile », c'est-à-dire qu'elle éprouve de la compassion pour vous dans cette même situation, et qu'elle veut

formuler ce sentiment au titre de l'« analyse ». Mais tant qu'il existe, ce sentiment ne peut être formulé, car il exprime précisément une absence, l'absence de concept. Elle vit de ses souvenirs, repense à l'heureux temps où vous ne lui donniez pas d'argent, à elle, c'est-à-dire à moi, puisqu'à présent, c'est par mon intermédiaire qu'elle obtient ce qu'elle veut, c'est moi qui m'occupe de l'argent et la fais vivre. Tout cela, je ne le dis que pour elle, car en ce qui me concerne, je n'ai rien à vous dire. Tout ce que j'ai de commun avec vous, c'est de prendre l'argent que vous êtes assez fou de me donner pour vous mettre dans cette situation. Et dans cette situation, vous ne pouvez rien faire d'autre qu'associer librement, *donc ce n'est pas à moi que vous parlez*. Et puisque je prends votre argent, je ne peux que comprendre pourquoi vous faites cela. Mon *devoir envers moi-même* — on n'a jamais d'obligations qu'envers soi-même — *donc ce que je dis, ce n'est pas à vous que cela s'adresse, de même que ce n'est pas pour moi que vous associez librement, je ne fais que penser à haute voix*, afin de vous percevoir physiquement, donc de manière audible, vous qui parlez à haute voix, qui êtes présent physiquement. Alors par la suite, — tout comme jusqu'à présent, puisque vous n'en avez tiré aucun profit, ce n'était que pour le plaisir de l'idiote et de la partie d'A.J. qui s'identifie à elle — nous n'aurons rien en commun. Nous ne ferons que parler à haute voix, nous ne nous parlerons pas. A haute voix pour la seule raison que le problème à résoudre, le transfert de fonction lié à la situation, je veux dire la fonction que vous transférez sur moi — pourquoi ? — ont un intermédiaire physique, l'argent, (*puisque lorsque vous me payez, vous me transmettez une fonction, vous voulez que je fasse quelque chose que vous feriez avec l'« argent »*) — et de la même manière, la parole est l'intermédiaire physique de la fonction de pensée.

L'intelligente : Voilà cet homme qui se couche devant moi comme une femme devant un homme, qui me donne de l'argent et prétend qu'il est impuissant.

A.J. : Au fond, je suis un enfant.

L'intelligente : Celui-là, il a joué un jour au petit Jésus en disant qu'« il faisait le petit Jésus ». A présent, il semble bien qu'il fasse l'enfant.

A.J. : Je voudrais coïter, pourtant je n'y trouve aucun plaisir. En fait, j'aurais toujours voulu coïter. La masturbation, ce n'est pas bon.

L'intelligente : Vous auriez voulu deux choses différentes : 1) satisfaire vos instincts, 2) faire un enfant. C'est pourquoi vous faites de vous-même un enfant.

A.J. : (laisse défiler tout ce qu'il a dit à l'idiote durant deux ans, afin qu'elle l'aide. A présent, il dit les mêmes choses, mais pour lui-même, pas pour demander de l'aide.)

L'intelligente : L'argent est l'équivalent de tout travail, donc du point de vue psychique, il peut être le véhicule de toutes les fonctions physiologiques. Il peut remplacer le sperme, la nourriture, la merde, l'urine, l'agression, le déplacement, etc. Quelle fonction voulez-vous transférer sur moi ?

S'il s'agit de remplacer la nourriture, il est clair que vous désirez être allaité.

S'il remplace le sperme, vous voulez faire l'amour.

S'il remplace le déplacement, vous voulez que je vous prenne dans mes bras et que je vous berce.

S'il remplace les excréments, vous me voulez agressive envers vous, car la fonction de l'argent a pour conséquence un tel dégagement d'énergie que vous ne sauriez

qu'en faire si vous déféquez au lieu de payer. C'est de ce point de vue que cet homme veut que je fasse quelque chose de ses agressions, que je les vive à sa place. Il ne sait donc pas quoi faire de son agressivité. Sa sexualité pourrait donner une direction, mais il se dit impuissant, encore qu'il ne le soit pas quand il s'agit de se mettre dans cette situation absurde.

A.J. : Ah, gifler les femmes ! Réunir les hommes afin qu'au lieu de s'entre-tuer à la guerre, ils s'organisent ensemble pour attaquer les femmes !

L'intelligente : Le lien entre agression et sexualité existe donc aussi chez lui. Mais tout seul, il a peur des femmes. Ce sont des femmes qui l'ont élevé. A présent, il voudrait se tenir éloigné de toutes les pratiques, à part peut-être l'homosexualité, auxquelles il a pris plaisir auprès des jupes de sa mère. Il ne cesse de parler de sa maman, mais il n'en dit pratiquement rien de concret. Tout tourne autour de la fameuse correction. Il ne lui vient même pas à l'esprit que la nourriture, le logement et tout ce qu'il a reçu à la maison, y compris peut-être les jeux dans la rue, ne sont pas obligatoirement liés à la femme, — puisqu'il en aurait quand même bénéficié si sa mère l'avait abandonné, ou si son père l'avait emmené avec lui.

A.J. : On ne me laisse pas tuer.

L'intelligente : Voilà, il considère le coït comme un meurtre. La fameuse raclée lui permet de retenir son agressivité dans la mesure où le père en est absent — il a dit qu'il n'avait pas de pénis et qu'il avait une fois rêvé d'un énorme pénis —, puisque par ses instincts, il doit savoir que c'est l'insatisfaction sexuelle qui s'est déchaînée en sa mère quand elle s'est jetée sur lui. En refusant la volée, il désire son père, ou tout au moins que celui-ci couche avec sa mère. Il s'identifierait ainsi à lui et serait présent dans le coït en tant qu'acte agressif. Acte agressif, parce que jusqu'à présent, il ne parle que de raclée, et qu'il retourne son agressivité contre son propre plaisir. Tout comme il s'abstient de la nourriture et des plaisirs qu'elle procure, il aurait aimé de même qu'il arrive à sa mère quelque chose qui l'empêche de le battre, et d'éprouver du plaisir à le battre. Ainsi, en revanche, s'il ne s'agissait que de sa mère et de son père, il perdrait autant qu'il aurait gagné. Parce que s'il a un père à qui s'identifier dans son désarroi, avec ses instincts agressifs, il n'a alors pas de mère à qui s'identifier dans la jouissance. Il voudrait donc que sa mère reçoive son père pour pouvoir s'approcher d'une femme. C'est pour cela qu'il paie, c'est pour cela qu'il est si geignard.

Les jérémiades n'ont de place qu'ici. En effet, si la mère recevant le père lui permet d'approcher une femme, lui n'a accès qu'à une femme aux yeux de laquelle il est dans un état de dépendance, l'état de nourrisson.

A.J. : Fellation ...

L'intelligente : La fellation a pour but de recréer une situation dans laquelle il était en rapport de satisfaction sexuelle avec sa mère, et où son père était encore présent. Je veux dire que le père n'est pas nécessaire ici. Le père prend vie avec la séparation, quand le moi prend vie. Le père est celui qui n'allait pas, la fellation ne saurait nourrir. L'identité du père et de la mère ne subsiste donc que tant qu'il ne se rend pas compte, tant qu'il ne s'est pas rendu compte que les hommes ont un pénis et que les femmes n'en ont pas.

A.J. : Je suis épuisé. Ce qui aurait été bien, c'est que d'une part ma mère me laisse libre, mais que d'autre part, elle me laisse venir à elle. Cette raclée, je l'ai reçue parce

que ma mère n'avait personne avec qui coucher, elle était insatisfaite, et si je l'ai acceptée, cette correction, car je l'ai acceptée, j'aurais voulu mourir, c'est parce que je n'aurais jamais osé coucher avec ma mère, même si elle me l'avait demandé. Mais si je n'avais pas eu honte, par exemple de faire dans ma culotte ! etc.

Traduction de Chantal PHILIPPE

Le pèlerin

(*Adaptation en français du poème de Lajos Áprily*

dédié au souvenir du grand voyageur

Alexandre Csoma de Kőrös)

Je l'ai vu s'en aller dans le petit matin,
Partir en solitaire, le bourdon à la main.
J'étais assis là-haut, parmi les aubépines,
Au bord de la forêt, au flanc de la colline.

L'étoile du berger lui faisait ses adieux ;
Puis du jour la lumière a grandi peu à peu.
Fièrement du regard j'en ai suivi la trace
Là où va l'entraîner l'appel de notre race.

J'ai contemplé ses pas tendant vers les monts mornes,
Quittant la steppe nue pour la neige sans borne.
Dans la brume, à l'Ouest, l'Europe s'évanouit,
Elle qui dans les fièvres est déjà engourdie.

Et il allait toujours, devenu un géant,
Apôtre téméraire et pèlerin ardent,
Jusqu'au jour où enfin l'engloutit en silence
L'énorme Himalaya, monument de souffrance.

Je le vois maintenant sur la route nouvelle,
Je le revois couché sur la paille mortelle,
Les yeux pleins de l'amour de la terre natale
Fuyant sur le désert la vision fatale.

Dans le concert des vents, parmi les eaux sauvages,
Il avance haletant vers de nouveaux rivages.
Dévorante est la soif et torride l'été
Tant qu'il n'a pas trouvé la ville où s'arrêter.

Sur sa bouche enflammée brûlent les mots antiques,
De la terre ancestrale envoûtante musique.
Comment les étrangers qui voudraient l'écouter
Pourraient-ils comprendre ce langage enfiévré ?

La gloire est arrivée trop tard pour le blessé.
Les mots sont sans écho, tout n'est que vanité.
Voici que le géant s'effondre en flamboyant.
La tragédie hongroise est son dernier tourment.

Bernard LE CALLOC'H, d'après Lajos Áprily

Géza OTTLIK: Histoire d'amour

Félicia tutoyait chacun d'entre nous, pour pouvoir tutoyer Gyula Kispéter aussi ; puis, tout compte fait, elle se ravisa, si bien que ce séduisant jeune homme, au sourire un peu gouailleur, devint le seul qu'elle vouvoyait. Elle le vouvoyait au déjeuner, au dîner, ou lorsque nous nous prélassions sur la plage ; le vouvoyait le soir aussi, lorsque, mettant à profit l'une de nos chambres, nous nous plongions dans la fumée de cigarette, dans la musique blasée du gramophone ; et je présume qu'elle le vouvoyait même lorsqu'ils restaient en tête-à-tête. Ils restaient ensemble, tous deux, de plus en plus souvent. Parfois, le matin, ils disparaissaient de la propriété, sous prétexte d'aller chercher des œufs à Fonyód, et revenaient tard le soir, de Dieu sait où — peut-être de Fonyód — rapportant avec eux, astucieusement, une douzaine d'œufs. Gyuszi Kispéter était le frère cadet d'Orsolya Kispéter, femme sculpteur remarquable, femme superbe tout court : c'est ainsi qu'il débarqua parmi nous, les peintres, cet été-là. C'était un garçon de haute taille, d'environ vingt-cinq ou vingt-six ans, les pieds bien plantés sur terre, et seul « civil » de la villégiature.

Nous ne comptions guère Félicia parmi les profanes, bien qu'elles s'y connût autant en sculpture qu'Orsolya en habillement : fort peu. Et pourtant, elle faisait partie de notre groupe.

A l'âge de trente-huit ans, Imre Eleőd avait épousé une fille de vingt ans, enfant gâtée d'une beauté stupéfiante. Le mariage avait eu lieu un an et demi plus tôt. Imre était bon peintre, mais n'avait absolument rien d'un Roméo. Il levait souvent haut les sourcils, de façon clownesque, ou plus précisément l'un des deux, car de l'autre, il ne restait pas grand'chose. Il s'était un jour brûlé le visage : la cicatrice desséchée de la brûlure avait déformé la partie gauche de son front, sa tempe, et creusé sous son œil une tache brunâtre, tout en arrachant un bon bout du sourcil ; ses fines oreilles pointaient vers l'arrière, en un profil déchiqueté ; ses cheveux blanchissaient nettement, et des rides sillonnaient en tous sens sa peau tannée. L'année précédente, par un matin de février, ma sonnerie impatiente l'avait fait venir à pas traînants, et d'un signe de tête, il m'avait introduit dans la grande chambre surchauffée ; sans même retirer la main de la poche de sa robe de chambre, il s'était à nouveau lourdement replongé dans son fauteuil ventru, et, jetant un doigt vers l'arrière, en direction du lit :

« Ma femme. »

Réfugiée derrière le long voile doré de ses cheveux, une fille au regard stupéfait, soupçonneux, était allongée là, qui tentait de sourire. Sa peau était couleur d'ivoire, et je vis qu'elle n'était pas maquillée. Je m'inclinai, dis mon nom.

— Donne une tasse, dit Imre Eleőd, sans même regarder derrière lui, donne une tasse à ce garçon, ma vieille.

Mille et une fluctuations balayèrent le visage de la fille, tel le soleil qui parcourt la mer. Ma gêne était livrée à son œil scrutateur. Puis elle se mit à rire, ardemment, pour elle seule.

— Tournez-vous, dit-elle, déjà revenue au calme. Elle se leva, apporta une nappe. Nous continuâmes ensemble, à trois, le petit déjeuner. Dès qu'elle faisait le moindre mouvement, on entendait bruissier son négligé bleu ciel, et elle bougeait sans

cesse, s'affairant à une foule de choses. Sous son déshabillé de lamé bleu, son corps n'était qu'ondulation. Ils faisaient les fous, ils riaient. En même temps, tous deux semblaient emplis d'indifférence et de dédain. Ce mariage, pensai-je, quelle mauvaise plaisanterie, quel pur caprice, quelle frivolité. Je regardai avec méfiance cette petite biche blonde et flexible. Elle repoussa le morceau de lard, renversa de la confiture sur son assiette, abondamment, sans toutefois en manger. Elle jeta à Imre, méprisante :

— Toi — pas de lard !

Il ne lui prêta guère attention cependant, et se mit à me parler.

— Mais enfin, pourquoi manges-tu du lard ? le harcela-t-elle à nouveau.

— Comment ça ? — et Imre se tourna vers elle. J'ai bien le droit d'en manger, quand même !

— Non !

— Et puis quoi encore !

— Tu aimes ça ? demanda-t-elle. Alors, tiens, mange. En voilà encore !

Bouche bée, semblant tout oublier, elle fixait Imre Eleőd, tandis qu'il mordait dans le lard. Je haïssais toutes ces bêtises. Il s'en dégageait un je ne sais quoi d'irritant. L'envie de m'en aller me saisit soudain. Imre resta assis, la fille me reconduisit jusqu'à l'entrée. Elle tendit une main :

— Au revoir.

— Au revoir.

Il y avait dans ma voix une raideur que je ne pouvais cacher. Elle referma derrière moi la porte, puis, un court instant, la rouvrit à nouveau. Je fus stupéfait de constater qu'elle me tirait la langue, et chuchotait dans ma direction :

— Vous êtes vraiment un âne ! Mais justement pour ça, revenez nous voir !

Cette fille, c'était Félicia.

Orsolya Kispéter, elle aussi, avait son atelier dans la maison, et lorsqu'en mars, l'armée étrangère occupa le pays, et que sa police politique embarqua Imre Eleőd, l'artiste prit Félicia chez elle. Imre Eleőd avait, autrefois, vécu longtemps à Munich, puis venait de passer deux années à New York, entretenant une étroite amitié avec d'autres artistes qui se trouvaient là, chassés de leur patrie par l'envahisseur tout récent. Son nom parut sur un manifeste, parmi ceux d'autres signataires. Je n'aurais pas donné cher de sa peau lorsqu'Imre parvint aux mains des soldats. Au bout de huit jours, il disparut de la maison de détention où on l'avait emmené tout d'abord. Ensuite une année s'écoula, l'envahisseur fut vaincu ; mais d'Imre, pas la moindre nouvelle ne nous parvint.

Les mois passaient. Les nouvelles se mirent à affluer, et aussi des rapports, qui, ensuite s'avéraient faux. Et puis, petit à petit, il nous fallut nous rendre à l'évidence : Imre Eleőd figurait quelque part parmi les morts dont on avait perdu la trace.

Au printemps 45, je rencontrais une seconde fois Félicia. Je m'efforçai de me montrer amical.

— Vous vous souvenez encore de moi ? — demandai-je.

— Bien sûr que oui ! — fut sa réponse, gentille, posée. Je vous ai toujours considéré comme l'un de nos très bons amis. Le mien aussi, pas seulement celui de ...

Orsolya Kispéter lui coupa vite la parole :

— Félicia, n'en fais pas trop.

— ... pas seulement celui d'Imre, termina l'autre.

Il y eut une légère pause.

Puis j'entendis la voix d'Orsolya, grave, irritée, rendue voilée par la fumée :

— Sois bien tranquille, Imre a disparu une fois pour toutes.

Un silence à nouveau. Dehors, on battait des tapis, et moi je comptais les coups.

Un jeune homme se tenait dans le coin le plus écarté de la pièce ; il s'avança lentement vers nous. Félicia se tourna vers lui.

— Attends un peu, Gyuszi, présente-toi comme il faut !

Nous échangeâmes une poignée de main, et le garçon me fit, en un éclair de trente-deux dents :

— Kispéter.

Félicia mit un certain temps à prendre son manteau. Gyula Kispéter et moi nous fîmes la conversation — le cinéma ; la paix ; les prix alimentaires. Orsolya ne prononçait plus un mot. Je savais qu'elle avait beaucoup aimé Imre Eleőd.

Nous descendîmes tous trois, flânant, la Colline aux Roses. Félicia babillait, très en verve, tandis que le raglan du jeune homme flottait au vent de printemps. Il parlait de tout avec une certaine gouaille, mais intelligemment. C'était un beau garçon, ce Gyula ; habile, aussi. Félicia, à ses côtés, se faisait plus sérieuse, juste assez pour garder tout son charme, et que disparût chez elle tout caractère antipathique ou agaçant. Ma foi, ces deux-là se conviennent tout à fait, pensai-je, les suivant du regard dans la cohue des jours de marché empoussière, le long du Boulevard Margit.

Félicia avait fait cuire des gâteaux, qu'elle vendit au café, puis, avec l'argent gagné, acheta à nouveau du sucre et du beurre. Elle n'avait guère à se surmener, on la payait assez cher pour ses pâtisseries. Seulement, malgré tout, pourquoi ne regagnait-elle pas les pénates de ses parents ? Je voyais qu'elle aimait vivre de façon indépendante, mais soupçonnais que le garçon aussi jouait un rôle dans l'histoire.

Depuis déjà trois semaines nous passions l'été ensemble, au Balaton ; or, d'Imre Eleőd, c'était Orsolya tout au plus qui parlait de temps à autre — et la voix pleine d'une colère amère. Félicia, jamais. Elle, elle était avec Gyuszi, à jouer au ping-pong, à canoter, à aller et venir. Le garçon faisait certain geste ; il saisissait avec assurance la cheville de la fille, et, tout le temps qu'ils parlaient, ne la lâchait pas. Félicia supportait la chose, par moments toutefois se libérait de cette main, mais de toute évidence, n'était pas gênée outre mesure, lorsqu'à nouveau Gyuszi emprisonnait sa fine cheville. Félicia dit un soir :

— Dites, les enfants : et si on allait prendre une petite baignade, après le dîner ? Il y a un clair de lune superbe. Vous venez ?

— Bon — d'accord, d'accord.

— Aucun intérêt, dit alors Gyula Kispéter, à l'étonnement général. Moi, je n'y vais pas.

Félicia, bien que jamais, d'habitude, elle ne lui réclamât quoi que ce fût, lui fit maintenant face.

— Mais si, vous aussi, vous venez !

— Non.

— Juste pour me faire plaisir ! Allez — dites oui !

De ses yeux enchanteurs, elle fixait le garçon — si implorante, si douce, que moi-même, j'en eus assez. Mais je fus pris de vitesse par Orsolya.

— Allez au diable, vous deux ! éclata-t-elle, d'une voix rauque. — Compris ? Allez au diable, vous et vos bécotages !

Félicia, rejetant la tête en arrière, partit d'un grand rire. Après quoi, elle vint s'asseoir à mes côtés, comme pour me flatter un peu. Elle sentait bien que je les haïssais. Nous étions huit, qui, assis à table, avions entre trente et quarante ans, et à côté de ces amoureux, nous nous sentions comme des vieillards. Cet amour se jouait devant nous, sur une scène ouverte, et nous avions beau rager, nous ne pouvions nier pour autant qu'ils étaient gracieux. Toute querelle, à présent, s'était éteinte sur leurs lèvres mêmes, et leurs paroles s'étaient remises à couler. Parfois Orsolya Kispéter disait à son jeune frère, en aboyant : « Toi, Gyuszi, arrête de tant parler. Tu entends ? Parle un peu moins ! »

Ensuite vinrent les jours de pluie : nous jouâmes aux cartes, puis nous lassâmes des cartes ; puis les flaquas se mirent à sécher, et l'été brûlant fondit sur nous, plus chaud que jamais. Après quoi, nous nous fîmes à l'idée que Félicia et Gyula Kispéter appartenaient l'un à l'autre, et ne nous préoccupâmes plus guère de quoi que ce fût ; nous nous contentions de nous allonger au soleil, sans un mot. Et puis, un jour, l'après-midi, des cris s'élevèrent de la grille du jardin.

C'était à la tombée du jour ; nous étions là à nous prélasser, au bord du lac, comme toujours à cette heure-là.

Quelqu'un criait, à gorge déployée :

— Hé-oh, venez ! Orsolya, Félicia, venez ! Ohé !

Quelque peu indécis, nous nous mîmes en marche vers la grille. Celui de nos compagnons qui avait crié, un gros homme en maillot de bain, palpait, tout en l'étreignant, un homme en habit de toile, tandis qu'à terre gisait une bicyclette renversée. L'inconnu donnait de grandes tapes dans le dos de l'halluciné en petite tenue, puis finit par se libérer. C'était Imre Eleőd.

Du regard, il cherchait quelqu'un. Félicia, qui trottnait à côté de Gyula Kispéter, s'arrêta tout net. D'un geste d'automate, elle tenta d'agripper le bras du jeune homme. Imre Eleőd eut un drôle de sourire, et dit :

— Donnez-moi donc une cigarette.

Nous nous mîmes à crier, à faire cercle autour d'Imre. Il avait les cheveux blanchis, trop longs. Sans cela, il n'avait pas changé le moins du monde. Ses oreilles finement découpées et sa cicatrice brune — comme polie — avaient amassé un peu de la poussière du chemin, car il était venu en bicyclette. Félicia elle aussi fit quelques pas vers lui, mais ils ne purent se parler qu'en criant, par-dessus la tête des autres :

— Je t'ai laissé une boîte dans le tiroir ! dit-elle.

— Oui, je l'ai bien trouvée !

— Tu n'es pas fatigué ? !

— Oh, que si !

Ce soir-là nous eûmes du mal à aller nous coucher, tandis qu'Imre Eleőd, lui, dormait depuis déjà longtemps ; il n'avait même pas attendu l'heure du dîner. Nous sortîmes le gramophone sur la terrasse. Félicia était, comme toujours, de bonne humeur. Je crois bien que ce jour-là, elle dansa plus que jamais avec Gyula Kispéter.

Le lendemain, vers dix heures, je vis Imre prenant son petit déjeuner. Il ne devait pas être éveillé depuis bien longtemps. Ses cheveux étaient ébouriffés, et il n'était pas rasé. Félicia apporta sur la terrasse un grand plat de fritures à la viennoise, posa quelques questions à Imre, puis le laissa seul. Elle allait jouer au ping-pong avec Gyula Kispéter. Aux environs de midi et demi, nous marchions dans l'eau peu profonde, vers le centre du lac, en compagnie d'Imre. Il mangeait des abricots dans un sac en papier. Félicia rama vers nous, tandis que Gyula Kispéter, renversé en arrière, fumait une cigarette. Imre Eleőd leur lança trois abricots, leur fit signe, puis continua sa marche. L'eau tiède se mit à nous clapoter au ventre.

L'après-midi, nous allâmes en promenade au village, chercher du tabac. Il faisait chaud. Nous nous hâtâmes de rentrer, afin de nous baigner. Ainsi s'écoula la journée. Après le dîner, nous étions six ou sept, assis dans la chambre de Félicia : une grande chambre en coin, avec des fenêtres au sud et à l'ouest. Pendant que nous bavardions autour de la table, Félicia restait assise sur le divan en compagnie de Gyula Kispéter, et le garçon, comme à l'accoutumée, de la main lui saisit la cheville. Je servais du vin. Orsolya s'était procurée quelque part une bouteille à capsule, d'un litre et demi. Imre parlait.

Il parlait calmement ; nous l'écoutions. Tout à coup il s'arrêta en pleine phrase, et se retourna ; car il était assis le dos au divan. Nous aussi, nous regardâmes du même côté. Félicia se tenait là, debout, les yeux fixés sur Imre, comme quelqu'un qui ne peut même bouger, et je vis que sa bouche tremblait. En deux enjambées, Imre l'avait rejointe.

— Que diable ... — dit quelqu'un.

Tout se passa si vite que Gyula Kispéter n'eut même pas le temps de se lever. La fille passa les bras autour du cou d'Imre, laissant aller sa tête sur l'épaule de l'homme, sa cascade de cheveux dorés tombant jusqu'au bas de la vieille veste de toile, et des sanglots venus de loin se mirent à secouer son corps svelte.

Nous étions debout, immobiles, dans la chambre. Sous la fenêtre, on entendait un chant de criquet. Félicia leva son visage en larmes, et le pressa contre celui de l'homme.

— Mon unique, murmura-t-elle.

— Petit bêta, dit Imre Eleőd.

Ils se mirent à rire. Ils s'arrêtaient, puis leur rire reprenait. Comme des fous, haletant, suffoquant, ils riaient, chacun au visage de l'autre. J'eus à nouveau le même sentiment, désagréable, d'agacement — celui de notre première rencontre. A nouveau, je fus saisi de l'envie de partir. Les autres, eux aussi, se sentaient de trop.

Nous étions déjà sortis de la pièce, quand j'entendis la voix d'Imre : « Hé, où sont-ils partis ? » Ensuite, toutefois, on ne l'entendit plus. Félicia, alors même qu'elle était assise au bord du divan avec Gyula Kispéter, avait soudain compris, de toute évidence, que l'homme qui nous parlait était Imre Eleőd. C'est sans doute alors qu'elle le comprit. Mais qu'il reviendrait sain et sauf, cela, elle l'avait toujours su. Une automobile américaine avait rapatrié Eleőd à Budapest, au milieu de l'été. Sur la porte de leur appartement de Buda, il avait trouvé un petit carton fixé par une pluie de punaises. Voici ce qu'on lisait sur le papier : « La clef est chez l'épicier. Je t'ai préparé ton costume de toile, mets-le, et rejoins-moi vite. Je t'ai acheté une bicyclette, mon chéri, parce que les trains marchent encore très mal ; elle est rangée dans la salle de bains. F. »

(traduction d'Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN)

Endre ADY: **Poèmes**

SANG ET OR

Mon oreille à moi ne distingue guère :
Râle de mort, râle d'amour,
L'or qui sonne ou le sang qui sourd.

Moi je sais, je dis que tout s'y ramène
Et que rien ne sert en dehors :
Le sang et l'or, le sang et l'or.

Tout meurt ici-bas, tout n'est qu'éphémère :
L'art, le renom, le gain, le rang.
Mais l'or vit toujours — et le sang.

Les peuples, sans fin, passent et renaissent,
Et saint le brave qui bien fort
Prône avec moi : le sang et l'or.

BOULEVARD SAINT-MICHEL

Sur le boulevard fêtant Saint Michel,
Hier dans Paris l'Automne est entré,
Sans bruit — la chaleur figeait le cœur,
Et le feu bizarre affirmait sans cesse :
C'est demain que tu meurs.

L'Automne approcha, me dit quelque chose :
Tout le boulevard en a frissonné.
Et de bourdonner les feuilles espiègles,
Et de tourbillonner.

Avant que l'Été n'en ait pris ombrage,
L'Automne en riant fuyait de Paris.
L'Automne ... Et moi seul ai su son passage
Sous les arbres meurtris.

LE PIANO NOIR

Geins, grince et gronde, instrument dément !
Fuyez, si vous n'avez à boire,
La musique du piano noir !
Le maître aveugle arrache, déchire :
C'est la chanson des jours en délire,
La musique du piano noir.

Festin funèbre où joutent mes rêves,
Larmes, rumeurs dans ma mémoire :
Toujours, toujours le piano noir !
Le vin de mon cœur pris de démence
Le sang de mon cœur coule en cadence,
La cadence du piano noir.

CE PETIT GARÇON

Ce petit garçon qui vient me voir,
C'est l'enfant rieur et qui n'est plus,
Mais que je fus.

Un gosse gentil, rêveur, malade,
Qui flotte et palpe en ses doigts pâlis
Mon pauvre lit.

Ses yeux surpris scrutent mon visage ;
Longtemps ses pleurs, de le voir si vieux,
Mouillent mes yeux.

Et vieil enfant, je m'éveille en larmes
Dans l'étrange nuit, plus de cent fois,
Comme autrefois.

LE CHATEAU-DU-BAISER ENDORMI

C'est avant la Mort, après la Vie
— Seul un homme, un mâle, y peut monter,
Seul un mâle morne y peut monter —
Que dort le brumeux, dort le nocturne
Château-du-Baiser.

Là, toutes les mille, en mille alcôves,
Le sein palpitant, blanches et belles,
Des femmes de feu, grandes et belles ...
Comme un tocsin qui sonne, qui sonne,
Ton cœur les appelle.

Tu ouvres sans bruit porte sur porte :
Des femmes partout, des lits défaits,
La Femme-Flamme et des lits défaits ...
Parfums ... Corridors ... Et mille femmes
Et mille Jamais.

Dès lors plus de fin pour ton errance,
Lâche, grelottante et sans baisers,
Fleur de gel errante et sans baisers ...
Et tes cheveux bruns, la grande Automne
Vient — te les givrer.

LE DERNIER SOURIRE

Oh, j'ai laidement vécu,
Oh, j'ai laidement vécu ...
Le beau mort que je ferai,
Le beau mort que je ferai.

Mon visage de satyre,
Mon visage de satyre
Sera plus beau d'un sourire,
Sera plus beau d'un sourire.

Dans mes yeux grands et vitreux,
Dans mes yeux grands et vitreux,
Une image brillera,
Une image brillera.

Même froid je sourirai,
Même froid je sourirai
Pour répondre à tes baisers,
Pour répondre à tes baisers.

IL S'EST POSE LE PAON ...

« Il s'est posé, le paon, posé sur le donjon
Pour mettre en liberté plus d'un pauvre garçon ... »

Paons délicats et fiers, plumes nargue-soleil,
Demain, claironnez-le, ne sera pas pareil,

Ne sera pas pareil, enfin ! De nouveaux yeux,
Des combats neufs riront à la face des cieux.

Tes vieux arbres, Hongrie, aux vents nouveaux gémissent ;
De tes miracles neufs nous guettons les prémices.

Ou nous allons périr et tout n'est que démence,
Ou nous verrons fleurir notre vieille espérance.

Feux neufs, creusets nouveaux, saints nouveaux, foi nouvelle,
Ou vous êtes vraiment, ou l'ombre vous rappelle.

Ou bien, ce vieux donjon, la flamme le ravage,
Ou bien notre âme à nous croupit dans l'esclavage.

Ou bien les mots anciens voudront dire autre chose,
Ou rien n'aura changé de ce train-train morose.

« Il s'est posé, le paon, posé sur le donjon
Pour mettre en liberté plus d'un pauvre garçon ... »

Traduits par Jean-Luc MOREAU

Dezső KOSZTOLÁNYI : Averse

Il est midi.

Il neige un grand silence.

Comme dans un château royal où l'on se préparerait à une conspiration, chacun se trouvant à sa place, désignée par la distribution des rôles, n'attendant que le signal pour, rapidement et avec une cruauté sauvage, en finir avec la victime qui ne se doute de rien. Une machine infernale invisible égraine les minutes, cachée quelque part dans les profondeurs. La mèche est déjà allumée, il ne peut être question que de quelques minutes. Les gens chuchotent en retenant leur souffle, communiquent de préférence par signes, se déplacent sur la pointe des pieds pour ne pas troubler ce mutisme. Dans le fond de leur gorge, le cri libérateur s'ébroue déjà, mais le moment n'est pas encore venu. Dans cette obscurité solennelle ils allument les lumières électriques. Ce midi ressemble à un minuit. Des nuages ivrognes sont accrochés au firmament ; de couleur d'étain, avec des reflets bleu-nuit, violets emplis à craquer d'eau, comme des outres gonflées à bloc. Un petit vent les tire de-ci de-là à peine perceptiblement.

Mais soudain le vent se déchaîne. Il avance, il recule, siffle et re-siffle, une étincelle jaillit et on entend une détonation, pareille à celle d'une poudrière qui sauterait. Le palais de verre du silence éclate et se brise en mille morceaux, produisant un fracas assourdissant. Et voici la danse qui commence. C'est l'averse, il tombe des cordes, ça grouille.

La pluie attaque de biais les murs des maisons, fustige les palissades, gifle transversalement les réverbères de ses écheveaux d'eau, de ses grosses gouttes opaques. Des buissons y font leur toilette en poussant des petits cris, comme des femmes de la campagne, en renversant leurs jupes vertes par dessus leurs têtes. Des roses en gonflent à vue d'œil. Des arbres sautillent sur leurs grillages de fer, comme des messieurs amusés sur les caillebotis de douches des saunas, en éternuant et en criaillant, et, pour recevoir le plus possible de cette manne, ils dressent et agitent bien haut leurs bras dans un grand ravissement. Assoiffée, la boue boit l'eau avec délice. Les gouttières des maisons crachent la pluie avec la furie des lions, la couvrent d'écume blanche, d'un air sublime. De petits ruisseaux révolutionnaires galopent sur les pavés, fusent et jouent à cache-cache : ils sont le scherzo du grand concert.

Ceux qui se taisaient tout à l'heure poussent des cris maintenant ceux qui tout à l'heure se terraient dans leurs chambres à la lumière des lampes, interrompent leur travail, ouvrent les fenêtres. Ceux qui, tout à l'heure, démoralisés, se sont cantonnés en eux-mêmes, maintenant s'adressent à leurs voisins, font connaissance. Ils s'étonnent qu'après l'inanition, la torpeur et l'ennui, quelque chose de semblable soit possible. Bouche bée et avec une certaine vénération, ils admirent la nature, ce vieil artiste appartenant à l'ancienne école, que l'on imite depuis peu, partout et avec succès : au théâtre, au cinéma et dans les pièces radiophoniques. Il semble cependant que parfois même l'authentique produise de l'effet. Le public n'arrête pas de grossir, les uns après les autres on voit apparaître aux fenêtres des hommes en chemise de nuit et fixe-mous-

taches, des petits enfants avec leurs nounous, des femmes aussi, en robe de chambre. Tous s'accourent aux fenêtres, comme aux premières loges, tous sourient, tous poussent des soupirs de soulagement. C'est ainsi qu'ils assistent pendant plus d'une demi-heure au jeu de scène de la nature.

Elle joue à guichets fermés.

Traduction de Nelly GÁBOR